

Ian Brown

*Béatrice
de Planissoles*

Texte français de Jean Berton

Note du traducteur : L'auteur, Ian Brown, déclare avoir construit cette pièce dramatique à partir de l'ouvrage *Montaillou* d'Émmanuel Le Roy Ladurie. Le titre original est *Beatrice* et ce prénom a été complété pour la version française en reprenant la référence de Le Roy Ladurie, Béatrice de Planissoles, afin d'éviter toute confusion avec la pièce *Jean et Béatrice* de Carole Fréchette (Actes-Sud, 2002).

La scène se déroule dans une pièce meublée d'une table et d'une chaise. Il y a une bougie sur la table. On entend une porte s'ouvrir puis se refermer.

Béatrice de Planissoles entre sur scène. Elle est vêtue d'une de ces robes noires qu'on portait au début du XIV^e siècle. Sur la robe on a cousu une double croix jaune.

Elle a dans les cinquante ans : elle a été une belle femme dans sa jeunesse et elle est restée séduisante, malgré les épreuves de l'inquisition. Elle est directe et cordiale, mais au moment de son entrée sur scène elle est un peu perdue parce qu'elle vient d'être libérée de prison.

On est en pleine nuit et elle tente de comprendre tout ce qui lui est arrivé.

Elle marche dans la pièce.

Ils m'ont relâchée.

Elle va s'asseoir.

Je ne m'y attendais pas. Relâchée. Non, je ne m'y attendais pas.

Elle se lève.

Ils ont dit que j'étais libre et que je pouvais rentrer chez moi. Si, si !
Ils l'ont bien dit. Libre. Et chez moi.

Elle regarde autour d'elle.

Chez moi.

Elle s'assoit et s'adresse aux spectateurs.

Ils confisquaient les maisons dans les cas comme le mien. Ils continuent de le faire. Mais ils m'ont dit que vu les circonstances de mon cas, vu mon âge, vu que ça s'était passé il y a longtemps... On dit que d'autres qu'on a relâchés se sont fait chasser par leurs voisins. Vous n'allez pas me faire ça, hein ? Il faut que je vous dise, que je

vous explique. Et quand je vous aurai parlé, si vous me pardonnez, si vous ne me chassez pas, je vais rester ici. Chez moi, dans mon ostal.

Par où commencer ? Comment vous dire tout ça ?

Montaillou, c'était mon village. C'était chez moi dans les montagnes jusqu'à ce que je descende par ici. Ils sont montés de la plaine, les catholiques orthodoxes du centre du pays, heu..., du Roi de Paris — je ne sais pas trop où c'est — et de leur Pape en Avignon. Celui qui a apporté l'Inquisition, la sainte Inquisition. La punition des cathares. Ils ont brûlé les Bonshommes, qu'ils appelaient les Parfaits. Ils ont persécuté. Ils ont massacré des villages entiers. Quand ils sont arrivés à Montaillou, ils ont arrêté tous les gens du village. Ils auraient pu tous les tuer. Ils l'ont bien fait ailleurs. Je n'ai jamais compris. Je n'ai jamais su pourquoi il fallait que ça change. Je ne comprends toujours pas pourquoi ils sont arrivés à l'époque, ni pourquoi ils ont été aussi féroces. On dit que ça a commencé il y a plus de cent ans. Quelqu'un m'a dit, mais je ne me rappelle plus qui c'était, que le Pape voulait extirper l'hérésie et que le Roi voulait soumettre le sud avec ses riches nobles trop indépendants. Eh ben, ils y sont bien arrivés.

Mais quand ça a commencé, l'Inquisition vous damnait, vous et tous ceux qui étaient vos amis. Qui touche l'hérétique, disaient-ils, touche la poix. La culpabilité par association... La chasse aux sorcières, oui !

C'est de ça que le vieux comte nous avait préservés tant qu'il était en vie. Mais après mon départ de Montaillou, et après sa mort, l'Inquisition est montée au village et ça a été la perte des vieilles familles, toutes puissantes qu'elles étaient. On met les gens à l'impôt, on fait en sorte que les familles deviennent pauvres. Il n'y a que les Clergue qui ont survécu un temps : ils ont survécu en s'enrichissant sur le dos des autres. Bernard était le bailli du comte, son agent tout-puissant. Et Pierre avait la charge de prélever la dîme du village : c'était le prêtre catholique, le représentant de l'évêque.

À la fin, ils ont bien fini par découvrir que c'était un cathare. Du

coup, c'en était fini de son pouvoir, de son prestige, et de sa famille, quand l'Inquisition l'a découvert.

Tout s'embrouille dans ma tête ; mais ce n'était pas juste qu'il était cathare. Je n'y crois pas — que c'était juste pour ça. Ils ont bien dû tout apprendre sur tout ce qu'il faisait. Tout sur ses femmes. Il couchait avec des femmes mariées, vous savez. Une de mes amies m'a dit qu'elle lui avait dit que c'était un grand péché que de coucher avec une femme mariée. Peut-être même qu'ils venaient de faire l'amour quand elle l'a renvoyé. Le connaissant, lui, c'était bien possible ; la connaissant, elle, ça devait être le cas. Enfin, elle me dit qu'il lui a dit : « Mais pas du tout. Une femme en vaut bien une autre. Et même si tu es marié avec elle, c'est quand même un péché. Et ça veut bien dire que ce n'est pas pécher que de forniquer. » Les Cathares croient que toutes les femmes sont à la source du péché et que d'aller avec une femme, ça change rien si elle est mariée ou pas. C'est le même genre de péché. Et qu'on ne peut s'en absoudre que par l'abstinence totale ou par la repentance quand vient sa dernière heure.

Comment je sais que Pierre a été l'amant de mon amie ?

Elle tend ses pouces.

C'est mon écrase-poux. Tu cherches les bestioles sur le corps ou dans les cheveux de tes amis, et puis... crac ! Il y a des fois où les poux sont pleins de sang, hein ? Ils éclatent comme des sacs de teinture, et la peau devient toute rouge. Si on est des amis très proches, on ne sait jamais s'il s'agit de son sang ou de celui de l'autre — c'est pas vrai, ça ? Peu importe. Ça se fait bien entre amis que de s'épouiller l'un l'autre. Ou entre amants.

On allait se mettre au soleil quand il faisait beau. Là-haut, l'air était pur. Le soleil, quand il brillait, faisait scintiller l'eau des torrents. L'air était clair et pur. Ici, là où on est en ce moment, dans les basses terres, l'air sent le renfermé et l'humide. Ça suinte. La vie suinte désormais. Mais là-haut à Montailou, au cœur des Pyrénées, l'air

était pur. Les gens de la vallée ne connaissent pas l'air de la montagne, clair comme il est — non, je pense qu'ils ne savent pas ce que c'est.

On allait se mettre au soleil ou bien au coin du feu et on bavardait. Moi avec mon écrase-poux et les femmes, on bavardait. On parlait de ce qui se passait de par le monde, qui se faisait avoir par qui, et qui causait des ennuis. C'est surprenant ce qu'on peut savoir. Surprenant, tout ce qu'on peut se raconter quand on est dans l'intimité. C'est comme cela que j'ai appris que Pierre était l'amant de mon amie. On se tenait chaud dans notre intimité de femmes quand on était ensemble. On ne parlait jamais de nos croyances si on n'était pas sûres de celles qui étaient là ; on ne risquait pas de faire connaître nos idées. C'était dangereux de parler en cathare quand il y avait une catholique. Quand une catholique était avec nous, on tenait sa langue. Mais quand on était entre amies, au soleil, autour du feu, bien au chaud, on se faisait les poux de la tête ; on se faisait les cheveux et on bavardait.

Moi, j'épouillais Pierre.

Le prêtre, Pierre Clergue, m'a dit un jour qu'il me désirait. C'était à confesse. Je connaissais sa réputation. Des maîtresses partout. Qu'est-ce qu'on peut attendre d'un prêtre de nos jours ? Ils ne peuvent pas se marier. Mais ils savent imposer leur pouvoir sur beaucoup de femmes. Mais tout cela n'avait rien à voir, à l'époque. Il était tout simplement... bel homme.

Tiens, la petite Grazide Lizier ! Dans la maison de sa mère, que ça s'est passé la première fois, et sa mère qui était au courant — c'est ce qu'on dit. Une gamine de treize, quatorze ans. Et puis elle est venue chez lui pour faire la bonne. Et il pouvait la prendre n'importe quand. Elle a épousé un gars qui travaillait dans la famille de Pierre, ce qui fait qu'il pouvait la prendre encore et toujours. Son mari, il s'en moquait du prêtre. Mais il ne fallait pas qu'elle aille avec d'autres hommes. Mais Pierre, ça ne lui faisait rien à son mari. Est-ce qu'il avait le choix, hein ? C'est pour ça que je suis ici maintenant, vous

comprenez. C'est ce qui m'a fait descendre dans les vallées ; pour m'éloigner de lui. Mon amant. Je veux rester là. C'est vrai. C'est chez moi ici, j'ai nulle part ailleurs où aller.

Bon, je vais essayer. Je vais essayer de vous dire tout ça dans l'ordre. Mais excusez-moi si je m'embrouille. C'est que je sors juste de prison.

Je vais à l'église. Je m'agenouille pour me confesser. Je me sens dévote, à l'époque, je suppose. On n'a pas de confessionnal dans l'église du village. Trop petite. Trop pauvre. Bon, on va s'agenouiller derrière l'autel de la sainte Vierge pour se confesser. Un jour, vers la chandeleur, avant que je puisse dire quelque chose, il m'a dit... là, dans l'église, juste derrière l'autel de la Vierge. Et tout le monde pouvait voir. « Je te désire plus qu'aucune autre au monde. » Là, au confessionnal ! C'est peut-être pas ses paroles exactes, mais ce dont je me souviens bien, ensuite, c'était ses bras autour de moi, ses mains sur ma poitrine ; et, quand j'essayais de le repousser... il avait sa main là... et il voulait soulever ma jupe. J'étais pas peu surprise. On le serait à moins... là, dans l'église, à confesse ! Bon, j'avais bien entendu des histoires sur Pierre Clergue, mais là, c'était, heu... soudain. Je ne savais pas quoi faire. Alors je le pousse fort et il en tombe sur le cul de surprise. Boum !

Hé ben, on va droit vers les ennuis si on ne fait pas attention ; c'est pas vrai, ça ? Vous savez comment sont les hommes. Une femme doit surveiller les hommes qui la surveillent. Tous ces hommes... Attendez ! que je me souviene dans l'ordre. Bérenger... je l'ai épousé. Raymond... il était sous mon lit. Pathau... il m'a violée. Bérenger... il est mort. Pathau... j'ai vécu avec lui. Pierre... je l'ai aimé. Pierre, oui, je l'ai aimé. Mais je n'ai jamais couché avec d'autres hommes quand j'étais mariée, sauf Pathau, bien sûr... c'était le cousin de Pierre. Mais Pathau m'a violée. Il m'a violée. Je n'en ai pas fait toute une affaire. A quoi bon ? De toute façon, il aurait nié. Bérenger, mon mari, aurait pu ne pas me croire. Et s'il avait pensé que je ne lui étais pas fidèle, il m'aurait tuée. C'est comme ça que ça se passe, non ? Et après la mort de Bérenger, Pathau et moi on est

resté ensemble, sans se cacher — il avait un droit sur moi parce qu’il m’avait déjà prise de force — jusqu’à ce que vienne Pierre, qu’il me séduise et qu’il me fasse quitter son cousin. Il était bel homme et je commençais à me fatiguer de son cousin. Et lui aussi, parce que, quand j’ai commencé à coucher avec Pierre, tout ce qu’il a trouvé à faire, c’était de coucher avec ma servante. C’est pour ça que je pense qu’il s’en moquait plutôt. Pierre a toujours fait attention pour nous deux. C’était un secret. Ce n’était pas comme avec Pathau où on ne se cachait pas. Je ne sais pas. J’ai l’impression d’avoir toujours des ennuis avec les hommes.

Elle rit.

Du vivant de Bérenger, nous avons un régisseur qui s’appelait Raymond Roussel. Oui, nous habitons un château. Mon mari était Bérenger de Rocquefort, agent militaire et gouverneur du château de Montailou. Gouverneur, vous pensez ! Il y avait cinq ou six hommes dans la garnison. Mais c’était assez. Il surveillait l’ordre public, il était geôlier, et tout et tout. Et puis il y avait le frère de Pierre, Bernard Clergue. Lui, c’était le bailli, le représentant civil du comte. Il collectait les impôts, il gérait les affaires du village. Une sacrée position de force. Avec Pierre qui représentait l’église et ses taxes, et Bernard qui représentait le comte et qui prélevait ses impôts, les Clergue étaient une famille puissante. A l’époque, ce n’était pas trop un problème, parce que le vieux comte était ami avec les montagnards. Il ne les pressurait pas et il empêchait l’Eglise de prélever sa dîme complète. Mais après la mort du vieux comte — c’était, heu... oh ! juste au début du siècle — on dit que Pierre a poussé la dîme au un huitième de la récolte. Dites ! un huitième ! Et le vieux comte qui s’opposait au prélèvement de la dîme de l’église !

Où en étais-je ? Ah oui ! Avec Bérenger, ç’avait été un mariage arrangé. Bien sûr, ils s’intéressent toujours aux gens comme moi, vous pensez bien ! Je veux dire que nous n’étions pas riches mais nous tenions notre rang. Je suis de la noblesse. Nous avons du pouvoir et du prestige et un peu d’argent. Nos filles ne peuvent pas se permettre n’importe quel homme qui leur plairait. Le mariage est

une affaire d'entente. D'habitude, c'est les hommes qui décident. Mais, que je vous dise, Bérenger était parfaitement correct et il avait du cœur à sa manière.

C'est pas très important qu'ils aient du cœur, non ? On ne choisit pas, hein ? Qui est-ce qui l'a trouvé, je ne me souviens pas. Ça a pu être une tante ou quelqu'un d'autre qui connaissait la famille et puis mon père m'a dit qu'il fallait que je l'épouse. Voilà, c'est tout ! Je l'aimais bien. Il était gai et il ne m'embêtait pas. Il voulait faire des enfants et on a fait nos filles. Il ne voulait pas coucher avec moi si cela m'ennuyait, mais quand il me désirait, il était bien. Et il ne m'en a pas voulu que je ne lui donne que des filles. Voilà, c'est tout ! Il avait du cœur malgré tout, même s'il était distant. Et il ne me battait pas souvent. Il ne m'a battue qu'au début, quand je lui tenais tête.

Elle rit.

Raymond Roussel... Hé ben, on était là, mon mari et moi, à tenir le château, à faire la police du village. Tous les deux, je vous dis bien. Et puis on avait ce beau et jeune gars comme régisseur. Et j'étais plus jeune aussi, à l'époque. Je ne me rappelle pas quel âge j'avais, mais cela devait être dans les vingt ans parce que j'avais déjà ma première fille et que je portais Esclarmonde. C'est ma deuxième. Mais personne ne le savait. Enfin bref, il y avait ce jeune homme et c'est pas comme quand on épouse un homme de son âge, voyez-vous ! Toujours dix ans de plus, ou davantage, je veux dire les maris. Du moins c'était comme ça dans la famille. Je suppose que c'est pourquoi il y a tant de veuves. Bérenger faisait du mieux qu'il pouvait, mais pour moi, c'était un vieux. J'aurais peut-être bien fait de ne pas le voir comme ça. Mais quand je l'ai épousé, et encore maintenant que je suis plus vieille, je n'admettais pas qu'on force la jeune fille que j'étais à épouser un homme de cet âge-là. Je n'avais pas mon mot à dire, et j'ai dû en passer par là. Alors c'est pour cela que je me suis sentie attirée par ce régisseur, ce Raymond. Ce n'était pas de l'amour, ni de la passion. C'était de la galanterie, comme l'amour galant des histoires d'amour. Vous savez bien comment les poètes le chantent : n'y touche pas mais regarde ; ne t'approche pas

mais adore.

Hé ben, ça fait que c'est plus facile de supporter ces vieux qui ont le pouvoir et qui nous utilisent. C'est un moyen de passer le temps que de conter fleurette. Dans un mariage arrangé où est le mal quand on conte fleurette en tout bien tout honneur ? Et pourquoi une femme ne pourrait-elle pas regarder autour d'elle ? Du moment qu'elle ne laisse pas ses mains faire n'importe quoi ?

Enfin, bon ! On s'est pris la tête un beau jour alors qu'on bavardait. Bérenger n'était pas là, et je ne sais plus ce que j'ai dit. Il n'arrêtait pas de me demander de partir en Lombardie avec lui. Enfin, je veux dire... Je lui ai dit que ça ne servait à rien de dire que la Lombardie est un havre de paix pour les cathares. Que les langues vont... Mais, hé, je ne suis plus une cathare aujourd'hui. Je me suis repentie. J'ai avoué. Ho !... Enfin, j'ai refusé. Cela, c'était à l'époque. Je lui ai dit que les gens diraient qu'on était partis pour une seule bonne raison. J'ai dit que cela ne serait possible que si c'était pour partir en pèlerinage, avec des chaperonnes ; mais partir pour la Lombardie, avec un jeune homme !

Une pause.

Mais il avait envie de moi. Ce soir-là, on a dîné ensemble et Dieu sait quelles bêtises nous avons pu dire. Ben, et me voilà qui remet de l'ordre dans la maison et puis je me mets au lit. Dans la maison, tout le monde dort, et moi aussi, je m'assoupis. C'est alors que Raymond sort de dessous le lit, il n'avait que sa chemise ! Avec rien d'autre sur lui que sa chemise ! Après la soirée passée à bavarder, il était allé sans se faire voir dans ma chambre et il s'était caché sous le lit. Et le voilà qu'il veut me faire l'amour, les mains ici, les mains là... Je voyais bien qu'il était émoustillé ; tout excité ! Alors, je lui demande : « Mais qu'est-ce que tu fais ? » enfin, bon, je savais bien... Et alors Raymond me dit : « Tais-toi. Reste tranquille. » Et moi, je lui fais : « Toi, un paysan ! — Tais-toi !, qu'il me dit. » En le traitant de paysan, je l'insultais un peu parce qu'il disait avoir des nobles dans sa famille. Mais ce n'était pas ça qui m'ennuyait, à ce moment-là, c'était

plutôt ses mains, ses intentions, et le savoir sans ses hauts-de-chausses. Alors, j'appelle mes domestiques qui étaient dans la pièce d'à côté. « Au secours, je crie, à l'aide ! Il y a un homme dont je ne veux pas, qui est là, dans mon lit. » Je ne vous dis que ça, il est parti d'un bond. Il est sorti du lit et il a quitté la chambre. Quelque temps après, on l'a laissé partir. C'est qu'il ne voulait pas trop rester après cette histoire.

Je ne sais pas trop : c'est bizarre, la séduction. Je me rappelle avoir demandé à Pierre pourquoi il m'a séduite. Et qui plus est, pourquoi il séduisait tant de femmes. Il m'a dit : « Je suis prêtre. Je ne peux pas avoir de femme. » Je crois que ce qu'il voulait dire, c'était qu'il ne pouvait pas vivre avec une femme. J'ai dit à Barthélémy, pas tout à fait la même chose, mais je lui ai dit : « Vous les prêtres, vous courez après les femmes plus que les autres hommes. » Barthélémy, il a été mon amant plus tard. Plus tard, quand je suis venue ici, dans la plaine. Après mon second mariage. C'est à cause de lui que j'ai eu droit à cela, vous voyez. A ces croix.

Elle regarde ses croix, comme pour les mémoriser.

Je les porte à cause de mon hérésie. Pour faire pénitence jusqu'à ma mort. Parce que je côtoyais les cathares, les bonshommes, pas les catholiques, non. Les méchants. Mais la sainte Inquisition dit que les cathares sont des hérétiques. C'est pour ça que je porte mes croix

Elle les touche

Et jusqu'au jour de ma mort.

Hérétique, c'est un bien grand mot. Pierre était à la fois cathare et catholique. C'est plutôt compliqué. Etre hérétique et orthodoxe, représenter l'évêque et l'Inquisition et croire à ce que l'on doit éradiquer. Mais je ne crois pas à l'hérésie. Je suis chez moi ici. Je veux y rester. Je me suis repentie, je me suis confessée. Autrefois, j'étais tentée par la pensée cathare, c'est tout. Mais maintenant je n'y crois plus. Je me suis repentie. J'ai dû abjurer. Pierre me disait... Les

cathares pensent que le monde entier est mauvais, disait-il. Que le diable a pris possession du monde. Qu'est-ce qu'on avait à voir avec ça ? Il disait que l'acte de chair est un péché en soi, et que rien de ce qu'il faisait ne pouvait l'empirer. Il me disait ces choses après qu'on avait fait l'amour. Moi je voulais simplement rester couchée tranquille, mais lui continuait. Les religieux cathares, les bonshommes, ne touchaient pas les femmes. Ils ne s'en approchaient pas. Les femmes, pour eux, étaient la cause première du péché. Je sais que tous les hommes pensent que tout est la faute des femmes — ils seraient des anges si les femmes n'étaient pas là pour les tenter — mais pour les cathares, pour les bonshommes, c'était une croyance très forte. Pierre disait que, puisque le péché était inévitable, il ne servait à rien de chercher à l'éviter. Il disait que les femmes étaient des pécheresses, mais il me semble bien qu'il n'arrêtait pas de les toucher. L'énergie de Pierre et la force de sa conviction ont enflé tant et si bien que, pour lui, être en compagnie d'une femme n'était pas mieux que coucher avec elle. Etre en présence d'une femme, pour lui, ça voulait dire la prendre. Mais les bonshommes cathares agissaient selon leur foi, jusqu'au bûcher. Le vieux comte avait réussi, lui, à tenir son fief hors des griffes de l'Inquisition. Mais dans les vallées, par ici, ils brûlaient ce qu'ils appelaient les hérétiques ; ils les carbonisaient.

Une pause.

Après avoir fait l'amour, il me disait tout ça. On restait ensemble et je l'épouillais. Tantôt devant la fenêtre, tantôt près du feu, tantôt dans le lit.

Elle montre son pouce.

Mon écrase-poux !

Les cathares, les bonshommes, disaient qu'avec les richesses de Satan on ne peut pas être comblé, quoi que l'on possède. Parce que le monde appartient à Satan et qu'il est condamné à la destruction. Mais Pierre n'était pas bon à la manière des prêtres hérétiques. Pour

lui, l'argent c'était la famille, c'était le pouvoir, c'était le prestige, c'était le statut. Et il ne se marierait jamais parce que ça voulait dire partager tout ça, en perdre une partie à l'avantage de quelqu'un d'autre, d'une autre famille. Pour sûr, à l'époque, le pouvoir financier des familles, ça pouvait vouloir dire quelque chose. Ça, c'était avant que le vieux comte meure et que l'Inquisition détruise les croyances. Et que la dîme et les impôts des évêques mettent le village à genoux. On dit que le roi, à Paris, voulait imposer sa loi à tout le sud et que l'Inquisition et les impôts faisaient partie de son plan pour nous mettre au pas. Je ne sais pas. Le pouvoir, à ce niveau-là, ça me dépasse. Je me contente de vivre ma vie au milieu de tout ce qui m'entoure, même si c'est partiel, limité, incomplet.

Je me souviens de la mère de Pierre, Mengarde, et de ses filles, Esclarmonde et Guillemette. J'épouillais Mengarde parfois pour montrer mon respect et ma déférence à son égard. Installées bien au chaud, on bavardait. Elle était une amie. Nous parlions des jeunes filles et des hommes, de la vie au village et des cathares, des bonshommes. Nous ne parlions jamais de ça, quand Guillemette était là : elle était trop jeune, à l'époque, pour nous entendre parler des cathares. Donc, nous nous taisions. On ne parlait jamais de ce à quoi on croyait, sauf quand on était sûr de la compagnie, quand on savait qu'on avait les mêmes idées. Il y en avait au village à qui on ne pouvait pas faire confiance : les catholiques. Il fallait se taire quand ils étaient là. Mais en leur absence, on papotait, Mengarde et moi et nos amies, sur les gens des collines qui fréquentaient les cathares, sur les bonshommes. Les femmes catholiques voulaient savoir tout ça, quand elles étaient avec nous ; mais nous ne parlions jamais des cathares devant elles.

Elle touche ses croix.

Hé ben, vous voyez ce qui peut arriver si les catholiques vous entendent parler de cela.

Je me souviens d'autre chose à propos de Mengarde. Quand elle est morte, Pierre l'a fait ensevelir dans l'église, sous l'autel de la Vierge

de Montailou. Ça montre bien son importance : l'autel de la Vierge. Je vénère la Vierge ; je l'adore. Elle parle pour les femmes auprès de Dieu. C'est le Dieu des femmes. Pas un ange ordinaire qui intercède. C'est elle qui nous sauve. Ils m'ont dit que ça aussi, c'était de l'hérésie. Si c'est de l'hérésie, c'en est pour les hommes, pas pour les femmes. Pourquoi la Vierge ne serait-elle pas notre Dieu ? C'est la femme des femmes, la mère des mères. Elle nous comprend. Elle porte la vie. Elle porte les enfants.

Mes filles m'épouillaient. J'adore quand mes filles m'épouillent. C'est le moment où l'on se sent bien, le moment où elles me parlent de leurs espérances. C'est quand on s'épouillait — elles étaient jeunes à l'époque — qu'elles m'ont parlé de leurs espoirs de mariage. Je leur ai parlé du plaisir, des hommes, des déceptions.

J'ai gardé le sang de leurs premières règles. J'ai conservé leur premier saignement, le sang qui les faisait femmes pour faire un philtre d'amour à donner à leur mari, pour qu'elles soient aimées d'eux. C'est un philtre qu'une femme doit utiliser en pensant à ses filles. Pour que ses gendres ne délaissent pas ses filles. Il faut voir comment les hommes brutalisent les femmes ! Ils s'énervent. Ils ont l'habitude de commander. Mais si un homme est amoureux, il ne frappe pas sa femme. Il y a beaucoup d'hommes qui battent leur femme, comme ça sans réfléchir. Ils s'attendent à ce qu'elles fassent ce qu'on leur dit de faire — sans discuter. Il y en a qui refusent. Pierre, lui, ne m'a pas battue, bien que nous ayons été amants.

Aucun de mes hommes ne m'a frappée, sauf Bérenger, mon premier mari. Orthon, mon second, l'aurait fait — mais j'étais moins jeune, à l'époque. J'avais un certain pouvoir — j'avais la maturité ; j'avais l'argent. Si le philtre peut protéger mes filles des coups de leur mari, alors vous aussi il faut en faire un. Même si c'est un peu de la sorcellerie ; mais ça n'en est pas.

Quand Condors a eu ses premières règles, je l'ai regardée droit dans les yeux et je lui ai demandé ce qui n'allait pas. Elle m'a dit ce qui lui arrivait. Je lui ai expliqué ce qu'être femme voulait dire et comment

les choses allaient peut-être se passer. Une mère doit dire ça. Moi, je l'ai fait pour toutes mes filles. On savait que dès qu'elles commençaient à saigner, il fallait penser à leur chercher un mari.

Ceux qui ont richesse et pouvoir se marient pour la richesse et le pouvoir. L'amour n'entre pas en jeu. On fait affaire pour sa famille. Moi, j'avais ma dot. J'avais le peu de biens que nous possédions et je voulais que mes filles s'en sortent bien. Elles me disaient des choses comme : Pourquoi faut-il que je l'épouse ? Il est laid ! En tout cas c'est comme ça qu'a réagi Condors. Il n'est pas beau, son mari, je vous l'accorde, mais il est fiable et il possède un manoir. Et il ne boit pas et on savait qu'il ne battait pas sa première femme — elle est morte en couches, la pauvre — et maintenant, il ne frappe pas Condors. Tenez, chaque fois que je pouvais faire quelque chose pour rendre la vie de Condors plus — comment dire — plus agréable, hé ben, je l'ai fait. C'est pour ça que je gardais le sang de leurs premières règles et que je leur faisais à toutes une potion d'amour. Peut-être bien qu'Ava est ennuyée de voir son mari courir les putes sans arrêt, mais il n'y a rien de mal quand l'affaire se fait au grand jour. Et ni elle, ni les enfants ne manquent de rien. Et il ne la frappe pas. Elle se sent juste humiliée qu'il ne s'en cache pas. Mais qu'est-ce qu'on peut y faire ? Il ne lui a jamais ramené de maladie. Et Condors, elle est tranquille avec son vilain merle. Et ils s'entendent pas trop mal. Il est doux. Ma potion a vraiment bien marché pour lui. Et le mari d'Esclarmonde prend bien soin d'elle même s'il aime bien lever le coude. Et puis il y a Phillipa, c'est ma préférée ; elle est rousse comme moi. Son mari est gentil. Il ne la frappe que quand il est en colère, et c'est seulement de temps en temps. Mais c'est vrai qu'il l'aime beaucoup. Peut-être bien que ma potion a marché à chaque fois. Et elles mangent à leur faim, mes filles. Elles ont toutes du prestige et une bonne position. Mes petits enfants sont assez bien lotis et ils sont en bonne santé. Grâce soit rendue à la sainte Vierge !

Mes filles sont ma grande joie. Voilà ce qui compte pour moi, je vous le dis. Beaucoup plus que mon toit. Elles m'ont soutenue. Elles en ont versé, des larmes ! Tenez, on dit toujours chez les cathares

que les âmes des morts, les bonnes âmes, passent par les trous des femmes pour rentrer dans le corps des bébés avant qu'ils naissent. C'est comme ça que les âmes ne meurent pas : elles passent d'un corps à l'autre. C'est pour ça que mes filles sont si bien. Quand Pierre me disait ça, je lui répondais toujours : « Et si les bonnes âmes passent dans le corps des bébés, pourquoi est-ce qu'ils ne parlent pas dès le premier jour ? » Il n'a jamais su me répondre. En tout cas, mes filles ont toutes une bonne âme. Depuis toujours. Elles ont toujours été bien pour moi. Je suppose que, en fin de compte, tous mes hommes m'ont utilisée. Malgré tout, mes filles m'ont défendue.

Bon ! et puis... Qu'est-ce qu'il faut que je vous dise ? Je vous ai parlé de Pierre, de mon mariage, de mes filles, de mon hérésie. J'essaie de comprendre pourquoi je suis là, hein, à chercher un sens à mes aveux. Qu'y a-t-il d'autre à vous dire ?

Ah ! Comment il se fait que je sois descendue ici ? C'est ma sœur Gentile qui m'a fait partir de Montaillou. Notre père, ça je le reconnais, il s'entendait bien avec les cathares. Il y en avait un qui était chevalier, le seigneur de Cassou — Cassou c'est là-haut près de Montaillou. Mais mon père habitait à Foix, dans la plaine, pour être près du comte. Il n'était pas vraiment cathare, mon père, mais il les comprenait bien ; et lui et le chevalier de Cassou, ils se fréquentaient. Un ami à lui m'a dit quand j'étais jeune : « Si l'hostie, à l'église, était vraiment le corps du Christ, il ne laisserait pas les prêtres le manger... Et même si son corps était gros comme la montagne, les prêtres l'auraient avalé comme rien depuis longtemps. » Il a payé pour ces amis-là.

Alors que j'étais encore à Montaillou, l'Inquisition a entendu parler de toi, mon père bien-aimé, et tu as été arrêté. Ils ont trouvé que tu étais catholique, mais ils ont décidé que ce n'était pas le cas de tes amis. Tu as dû porter une croix jaune simple, pas une double comme moi, parce que moi, voyez-vous, je suis une hérétique. Ils t'ont laissé partir, mais tu as dû porter la croix.

Une pause.

Ils auraient pu le faire périr sur le bûcher. Ou lui couper un membre. Vous savez comment ça se passe.

Une pause.

J'ai peur que ce soit ce qui m'arrive. Que je sois condamnée à être brûlée vive. J'ai entendu parler de femmes qui ont été condamnées. On ne peut pas les pendre. On pend les hommes tout nus. Mais déshabiller une femme en public, c'est une insulte à la décence. Les femmes, ils les enterrent vivantes. Ou ils les mettent sur un bûcher. Être enterrée avant d'être morte, sentir les flammes lécher votre corps, réduire vos chairs, noircir votre peau blanche, ce n'est pas renaître. Mais ils ont écouté mes réponses. Ils ont entendu ce que j'avais à leur dire et ils ont décidé que j'étais une repentie. Que j'étais descendue dans les plaines pour vivre en catholique.

Je racontais à mes amis l'histoire de l'ami de mon père, de l'hostie, et des prêtres et du corps du Christ gros comme la montagne. Je me demande si l'Inquisition aurait entendu parler de mon père à cause de moi. Je sais que quand j'ai été arrêtée vingt ans plus tard, ils savaient que j'avais raconté cette histoire. Ça a été la toute première chose dont ils m'ont parlé. Ils avaient des dossiers. Ils avaient des confessionnaux, ça oui, mais ils en savaient encore plus. Il y avait des informateurs. Ceux qui ont le pouvoir entendent tout. J'ai appris ce que je n'ai pas à dire. Les vallées ont changé. Quand j'étais petite ici, on avait moins peur. Et je n'aurais pas eu à me demander si c'était moi qui, en racontant mon histoire pour passer un bon moment avec les personnes que j'aimais, si c'était moi qui entraînaient mon père vers la prison, vers l'humiliation aux yeux de tous. Il est mort un an après sa libération. Peut-être que tout ça fait partie de mon hérésie, de mon péché. Peut-être que tout ça c'est moi.

Comment il s'est fait que je suis venue dans les basses terres ? Hé ben, j'ai toujours été proche des cathares, mais je n'ai jamais vraiment été comme eux. Notre famille était catholique. C'est vrai qu'on l'était. Mais c'est vrai aussi qu'on partageait l'esprit

d'indépendance des montagnards. J'ai vécu parmi eux une grande partie de ma vie. Mes filles sont nées parmi eux. Ils n'avaient pas le besoin de la hiérarchie de l'église. Mais moi je n'étais pas vraiment une fille de la montagne. Non, ça, je ne le pense pas. Et ma sœur était une catholique convaincue : elle s'est mariée dans la plaine. Chez les orthodoxes. Elle disait que j'avais tort d'être si proche de Pierre. Elle ne savait rien de sa foi, mais je pense qu'elle s'en doutait. Et elle savait bien que je ne pouvais pas toujours tenir ma langue. Et elle savait que notre père avait été condamné à porter la croix jaune. Mes amis étaient à Montailou, mais Gentile me disait qu'on ne pouvait plus s'y protéger de l'Inquisition. Et Dieu me pardonne, on savait tous que le vieux comte n'avait pas abjuré, que ses héritiers étaient des faibles et qu'ils ne parviendraient pas à protéger ses bourgs des collines. Avec l'aide de mes frères, elle m'a trouvé un mari, Orthon de Lagleize (ça veut dire 'de l'église') ; c'était un noble des basses terres. D'abord, je n'étais pas une vraie cathare, parce que je priais la sainte Vierge ; et puis j'avais mes filles : deux étaient en âge de se marier et les deux autres allaient encore à l'école.

Tout le village m'a suppliée de ne pas partir. Pierre leur montait la tête : il disait que je descendais chez ces loups de catholiques et ces chiens de moines et d'évêques. Mais il m'a fallu accepter ce mariage arrangé qui devait me protéger. Et c'est comme ça que je me suis retrouvée avec mon mari, habitant entre Foix, où vivait le comte, et Pamiers, où vivait l'évêque avec son Inquisition qu'il allait lâcher sur les collines. J'ai abjuré les erreurs de l'hérésie en descendant dans la plaine. Je me suis confessée à un moine. Je suis revenue à l'église catholique. Ma sœur a mis un terme à ces deux années où j'ai vécu avec Pierre et on m'a forcée à quitter mes montagnes où grandissait la menace de l'Inquisition et du pouvoir royal. Mais j'ai laissé un peu de mon cœur dans l'air pur et l'amitié des montagnes. Il y en a parmi eux qui m'ont trahie par la suite, mais on ne peut pas les en blâmer. Tout le village a été arrêté. On les a tous menacés de périr dans les flammes.

Ça m'a déchiré le cœur de descendre la route jusqu'à la vallée, de rencontrer mon nouveau mari, d'entrer dans les ténèbres. Mais

enfin, je suis descendue jusque là. Il a été courtois envers moi. Nous avons trouvé un bon mari pour mon aînée, Condors ; et j'ai été en sécurité avec mon catholique de mari des basses terres, pour un temps. Mais il n'était plus si jeune. Enfin bref, il est mort alors que je n'avais pas encore trouvé de mari pour Ava et que mes deux cadettes n'avaient pas encore fini d'apprendre à lire. Elles allaient chez ce curé, Barthélémy, pour leurs leçons. Il était si mignon que je l'aurais croqué tout cru. J'ai aimé mes deux curés, mais j'avais un faible pour Barthélémy.

Il y a une chose qu'il faut que je vous dise : un jour qu'il avait fini sa leçon — mon Ava et ma Philippa étaient dans sa classe, et j'étais allée les chercher. Et je le vois là. Il était planté là. Alors je lui dis : « Venez me voir chez moi ce soir. » Et il est venu. Je m'étais débarrassée des filles ce soir-là ; et il me trouve là toute seule. « Alors, il dit, qu'est-ce que vous voulez de moi ? » Question stupide. Je lui dis : « Je t'aime. Je te veux. » Je m'avançais vraiment ; je ne savais pas si ça l'intéresserait : il était tellement plus jeune que moi. Mais je le désirais très fort. Il a paru un peu surpris, mais je le lui ai redit : « Je te veux, là, maintenant. » Et il a répondu : « Bon, d'accord. » Et on l'a fait tout de suite chez moi. Et on l'a refait souvent. En fait, il appelait ça 'commettre le péché de la chair'. C'est vrai ça. Il appelait ça 'le péché de la chair'. Ça ne l'empêchait pas de le faire. Et moi, j'aimais ça. Moi j'appelais ça 'faire l'amour'. J'adorais cet homme.

Et moi je lui disais : « Vous les curés, avec vos prieurs et vos abbés, vos évêques et vos archevêques, et puis vos cardinaux, c'est bien vous les pires ! Vous commettez vos 'péchés de la chair' plus que tous les autres ; vous convoitez les femmes plus que tous les autres hommes. » Et lui qui essayait de dire que je tentais de me justifier. Mais, mon Dieu, il était si jeune. J'allais sur mes quarante ans et lui, ben, il n'avait que vingt-quatre ans. Il était si mignon. Je n'ai jamais commis le péché de sorcellerie, mais, mon Dieu, je crois bien que le curé Barthélémy m'a jeté un sort parce que je l'aimais avec tant de passion. Et dire que quand je l'ai rencontré, j'avais quatre filles, j'étais deux fois veuve, et je croyais que pour moi tout ça c'était bien

fini. Je pensais que les hommes ne me regarderaient plus : qu'ils n'avaient d'yeux que pour les jeunettes — ces filles... juste comme Pierre et les autres hommes au village étaient toujours à courir après les jeunettes — et à les prendre de force, aussi. Je pensais que le meilleur de ma vie était derrière moi, loin derrière. Mais qu'il était séduisant ! Et puis c'est tellement flatteur quand ils cèdent. Ça vous fait sentir que vous êtes encore en vie ! Donc, j'étais captive de Pierre, à n'en pas douter, mais Barthélémy, je l'aimais. Je l'ai aimé, oui, et mon plus grand plaisir a été de savoir que je lui donnais du plaisir. J'ai aimé me sentir jeune et pleine de vie dans ses bras.

Ça, c'était après mon second mariage. Il m'avait fallu épouser Orthon pour, je dois le dire, la sécurité et pour le statut. Et cela m'a éloignée de Pierre. Apparemment, après mon départ il s'est tellement donné aux femmes du village que c'est un miracle si sa culotte n'a pas explosé. Lui et moi, nous faisons l'amour deux ou trois fois par semaine. Je pense que ça l'a affecté que je parte. Il n'y a pas que mon corps qu'il désirait. Il avait du sentiment pour moi. Par la suite, avec les autres, ça n'a pas été comme pour nous. Il les prenait grâce à son pouvoir, son autorité, son statut de représentant de l'Inquisition. Il les menaçait. Ce n'était pas l'homme que j'avais connu. Moi, je ne m'étais pas donnée à lui tout de suite. Pas du tout le jour où il a essayé de m'attraper dans le confessionnal derrière l'autel. Ça c'était pendant le carême, en février, je crois bien. C'était pendant cette période, de toute façon. Mais je ne me suis pas donnée à lui avant l'été. Le printemps et l'été sont le temps de l'amour. C'est ce que chante le poète :

Nul hom ne peut souffrir plus de tourment
Que j'ai pour vous, chère dame honorée,
Qui chaque jour êtes en ma pensée ;
Si il vous plait, je vous dirai comment,
Car loin de vous ai vie désespérée :
Nul hom ne peut souffrir plus de tourment
Que j'ai pour vous, chère dame honorée.

Il était fort et il était tendre. On l'a fait si souvent. Quand Pierre me

pénétrait, je savais que je le désirais. Nous avons beaucoup, beaucoup fait l'amour. Cela me revient nettement. C'est Pierre. C'est comme cela que j'ai commencé à pécher. Il a créé un précédent.

Ah, Pierre ! J'avais si peur de tomber enceinte de lui. Mais il avait un secret : une plante. Si un homme utilise cette plante — je ne sais pas ce que ça pouvait être — et qu'il couche avec une femme, il ne fait pas de bébés et elle n'est pas engrossée. Ce n'est pas de la sorcellerie — Barthélémy m'a accusée de sorcellerie plus tard — mais ça n'avait rien à voir. Il ne voulait pas que je tombe enceinte, et il prenait cette plante. J'ai grandi à la campagne et je pensais savoir comment ça se faisait. « Dis-moi. Est-ce que c'est cette plante que les vachers accrochent au-dessus du chaudron de lait et de présure pour l'empêcher de cailler ? » Le sperme, c'est un peu comme le lait, non ? Ça y ressemble pas un peu ? Si c'est comme avec la plante des vachers, alors cela empêcherait le sperme de cailler dans moi ; et comme cela je n'aurais pas son bébé. C'était ce que je pensais. Mais il ne voulait pas me le dire.

Je vous explique comment il fait quand il veut coucher avec moi : il porte cette plante sur lui enveloppée dans un bout de tissu. Ça fait à peu près une once. C'est aussi long et large que, disons, le bout de mon petit doigt. (*Elle regarde le bout de son petit doigt*) Grand comme ça. Il a une grande ficelle qui fait une boucle et qui tient le paquet. Il me met ça autour du cou quand on va faire l'amour. Quand nous sommes nus et qu'on est debout, quand il l'a suspendu à mon cou le paquet, il le laisse pendre, là dans ses poils un moment. Il le cache là tant que je joue avec lui, et jusqu'à ce que la plante, toujours enveloppée, me tombe dans les mains. « Laisse-moi garder la plante ! » Mais il ne m'a jamais permis de la tenir longtemps, encore moins de la garder. « Non, certainement pas, disait-il, parce que si tu l'avais tu pourrais coucher avec un autre homme sans tomber enceinte. » Et puis, au bon moment, il place le paquet dans mon ventre, là dans l'ouverture. Et alors on fait l'amour.

Il me voulait pour lui tout seul. Il était un peu jaloux parce qu'il ne m'avait pas eue vierge. Mon mari, oui. Et puis il y a eu Pathau. Mais

je n'ai jamais folâtré avec personne d'autre quand j'étais avec toi, Pierre. Il se comportait bizarrement envers les autres qui allaient lui prendre sa place, ou ses biens, ou ses privilèges. Il croyait ça tout le temps. Je ne lui ai jamais donné l'occasion d'être jaloux et il a toujours été correct avec moi. Mais il était fier de son statut de prêtre et il ne permettait à personne de lui faire du tort. Et il était fier de son ostal et de sa richesse ; et dans les affaires il éliminait tout le monde pour avantager sa famille.

Parlons de toi et de ton frère, Bernard, le bailli. Vous alliez voler le bien des gens au nom de la loi. Et vous avez même assassiné un pauvre homme qui menaçait de se plaindre au comte. Et qu'est-il advenu de sa terre et de son troupeau de moutons ? D'une façon ou d'une autre, ils ont fini dans votre ostal, et leur propriétaire a été retrouvé sur la colline, le cou brisé. Il fallait que votre ostal soit la plus grande.

Il fallait que Pierre contrôle tout, qu'il soit le chef. Et il ne faisait confiance à personne. Les hommes ne savent jamais à quel point nous pouvons tenir à eux. Ils ne font jamais confiance à notre amour. C'est parce que vous êtes des traîtres vous mêmes ! Et alors, c'est votre trahison qui nous rend traîtresses. Et ainsi va le monde.

Mais s'il n'avait pas eu cette plante, je ne me serais pas sentie aussi libre d'être avec lui. Avoir un enfant aurait été une telle honte pour moi qui étais veuve. Quant à avorter... Si on nous avait découverts, je vous laisse imaginer la sentence... Toute ma vie, j'ai eu cette peur d'être envoyée au bûcher. Je ne voulais pas courir le risque d'avoir un enfant de toi. Toi qui as engendré tant de bâtards... Je ne me serais pas sentie libre sans cette plante. Parce que ma liberté m'aurait entraînée vers la mort.

Mais nous nous sommes aimés en toute liberté. Et je n'ai jamais su pourquoi je me sentais si libre au fond de moi. Il y a quelque chose en toi qui fait que ça se passe comme ça. Tu crois que le monde appartient au diable ; tu cèdes au péché parce que tout est péché. Donc tu ne peux pas y échapper. Donc tu te vautres dans la luxure. C'est ce que je pensais, en ce temps-là, moi aussi. Je suppose qu'alors j'étais hérétique. Plus maintenant, bien sûr.

Pour les cathares, ce qui importe c'est de se repentir à l'heure de sa mort. Comme cela, ils sont sauvés et absous de tous les péchés qu'ils ont commis pendant leur vie. Ils meurent dans la douleur. Quand vient l'heure de mourir, ils ne mangent plus. Ils font pénitence. Ils purgent leur corps de tous les appétits terrestres. Et quelle que soit la cause de la mort, il faut mourir de faim. Puis un bonhomme vient imposer ses mains et on va au ciel. Pas le corps : ils se moquent de ce que disent les prêtres sur le jugement dernier. Ils croient que le corps sera détruit comme des toiles d'araignée, parce que c'est l'œuvre du diable. Ou qu'on peut se réincarner. C'est ce qu'ils croient ; moi pas. Plus maintenant. C'est des croyances auxquelles j'adhérais jadis. Pas toutes. Ou auxquelles j'étais censée adhérer. Pierre y croyait. Mon père aussi, plus ou moins, sauf qu'il ne le disait pas vraiment. Est-ce que j'y ai cru ? Je sais que je sens en moi une tension entre le péché, le désir, l'amour, même, et l'ordre moral que les hommes ont jeté sur ma vie. Enfin, je n'ai jamais discuté avec les bonshommes face à face. Ils évitaient la compagnie des femmes parce qu'elles les auraient entraînés dans le péché. L'impureté des femmes ! J'aime bien, moi, l'idée de la disparition du corps ; qu'il s'efface comme une toile d'araignée après la mort. Je perçois la vie qui s'écoule, les muscles qui fondent, la force qui s'en va. Les cathares disent que ça change rien : péché ou pas péché. Parce que la vie est péché et que chacun de nos actes est aussi mauvais que les autres. Les catholiques prêchent le repentir et la pureté : mais, éviter de pécher, c'est éviter de vivre. Moi, j'ai ressenti mes désirs de femme, la vitalité de mes enfants, la force de leur vie, et j'ai désiré deux hommes sur les cinq avec qui j'ai dû coucher, mais seulement deux sur cinq — et c'est les hommes qui choisissent. Sauf que Barthélémy, le dernier, c'est moi qui l'ai choisi. C'était quelque chose ! Le péché, la repentance, la pureté, je sais ce que cela veut dire. Mais ça, je l'ai appris dans la prison de l'Inquisition. Mais quand je ressentais, à ma façon, quand je ressentais au fond de moi...

J'essaie de trouver un sens, de percevoir la trame de vie, parce que l'évêque dit qu'il le faut — sa trame à lui. Moi, je veux ma trame à moi, ce qui a du sens pour moi. J'ai toujours adoré la sainte Vierge.

Je lui ai mis des bougies. Je l'ai vénérée. Je suis catholique, je crois. J'ai confessé quand je suis descendue de la montagne et j'ai fait la paix avec ma sœur, Gentile. De ma vie j'ai perdu ma maison et mon amant. Et j'ai échappé à ce qui est arrivé à Montaillou. Ce n'est pas seulement le châtement qui est tombé, et les impôts. C'est un mode de vie qui s'en est allé. Désormais, les ostals, les hommes libres, tout cela a été placé sous la coupe de l'évêque des basses terres, et du comte des basses terres et du roi de Paris — je ne sais pas dans quel pays ça se trouve. Désormais... on est devenu catholiques, français et imposés. Mais j'ai échappé à ces ennuis. Je n'y étais pas, là-haut. Je me suis confessée à temps.

Pause

Ces ennuis. L'église a envoyé son Inquisition pour extirper l'hérésie et elle a pris notre village de force : elle a puni les hérétiques. Elle les a emprisonnés. Elle les a torturés. Elle les a tués. En d'autres endroits, elle a massacré des villages entiers. Elle n'a pas été dure avec Montaillou. Elle l'a seulement écrabouillée. Voilà le pouvoir de l'église vraie. Mais pourquoi tant de méchanceté ? Les prêtres ne se comportent pas comme il faut. Des innocents sont trucidés parce qu'on les soupçonne. Les prêtres ne respectent pas leur vœu de célibat, au contraire des bonshommes cathares. Les hérétiques sont de bons chrétiens, et les chrétiens des hérétiques. Il n'y a pas de morale qui résiste. Toutes les morales finissent dans leur contraire, elles tombent dans l'hypocrisie. Mais moi, je dois me confesser devant vous.

Confiteor... Pierre m'a fait l'amour une seule fois après que j'ai quitté Montaillou. Il est venu chez nous sous un faux nom. Là, dans notre maison, je me suis unie à mon curé de Montaillou pour la dernière fois. Ma domestique montait la garde de façon qu'on ne soit pas dérangés. Il est venu au nom des bons moments que nous avons passés, pas pour annoncer des jours nouveaux ; comme on fait toujours la première fois.

J'ai eu peur de lui et j'ai eu peur pour lui. Il voulait toujours tenter

quelque chose de plus risqué. C'était comme s'il voulait se prouver quelque chose à lui-même, et se tester lui-même ; c'était tout le temps comme ça. Il fallait toujours montrer qu'on pouvait aller plus loin. Un jour, il avait envoyé un de ses élèves me chercher. Il était tard et le gamin avait une lanterne. Quand j'arrive à l'église, je trouve Pierre qui a installé un lit dans ce lieu sacré. Alors, je lui dis : « On ne peut pas faire ça dans l'église Saint Pierre. — Qu'est-ce que saint Pierre en a à foutre ? », qu'il me répond. Et il me dit qu'il m'aime tant, et il me déshabille, et il me fait l'amour. Et puis c'est tout ! Et puis ça a été fini. C'était bien trop dangereux. Pierre ne me cherchait plus : il courait après le danger. Il n'arrêtait pas de tenter, de tester, de tenter la tentation !

Mais Pierre a été un homme bon et compétent à sa façon. Il gérait son église et sa paroisse correctement. On le voyait dans toute la région faire les choses comme il faut. Tant qu'il a été comme ça, il a été respecté. Et pourtant, en fin de compte, toi qui avais été un des meneurs des cathares du village, toi qui étais l'homme que j'aimais et que je désirais, tu as dénoncé ceux qui te suivaient ; ces amis que j'aimais.

Quand l'Inquisition est venue, Bernard a arrêté tous les adultes et on les a interrogés. Et le premier à les accuser a été Pierre, le curé. Il n'a jamais trahi des familles entières, ni un tout un groupe d'amis. Sur dix personnes arrêtées, Pierre s'assurait que huit seraient relâchées. Les deux restants étaient mis à nus. Mais ces deux-là se taisaient pour protéger les huit autres. Et la propriété des deux qui restaient en prison était confisquée par le bailli, Bernard, le frère du dénonciateur ; et d'une manière ou d'une autre son ostal récupérait le bien confisqué. Et c'est comme cela que la famille Clergue est devenue plus riche et encore plus puissante, qu'elle a joui d'un prestige toujours plus grand. Et le délateur principal des cathares était lui-même un cathare ; un homme qui aimait vivre dangereusement. Et il a été tranquille tant que ceux qu'il faisait libérer craignaient son pouvoir de les faire jeter en prison. Et il a été tranquille tant que ceux qui étaient chez les juges savaient que les membres de leur famille étaient toujours libres.

Une femme a essayé de parler : elle a dit à l'Inquisition que Pierre était un cathare. Et qu'est-ce qui est arrivé ? Il l'a accusée de faire un faux témoignage. L'Eglise l'a cru, lui, et a conclu qu'elle mentait alors qu'elle disait la vérité. Et on a ordonné à Bernard Clergue de couper sa langue qui disait la vérité. Voilà la punition réservée à ceux qui portent des accusations mensongères. Plus personne n'a accusé Pierre. Il était tranquille.

Qu'est-ce qui l'a poussé à agir ainsi ? Est-ce rien que l'enrichissement de sa famille ? Est-ce rien que le besoin de tout contrôler ? Est-ce rien que l'obsession du pouvoir ? Je crois que c'est tout cela à la fois. Mais au fond, je pense que c'était parce que l'Inquisition s'intéressait à lui et que ce qui lui faisait peur, c'était la mort au bout du compte. Et puisqu'il était encore prêtre, et qu'ils le croyaient dévoué et pieux alors qu'il dénonçait les autres, ils n'allaient pas le jeter en prison, confisquer sa propriété familiale, et ils n'allaient pas le torturer. Voilà pourquoi il a dénoncé.

Mais à cette époque-là, il était gentil avec moi. Il est venu à un conseil diocésain, un jour que j'étais alitée à Varilhes, dans les basses terres. Il est venu me voir, il s'est assis sur le lit, m'a demandé des nouvelles de ma santé, et comment je vivais avec les hommes, et tout et tout. Il m'a pris la main et il m'a caressé le bras. Tu m'as dit que Dieu seul pouvait absoudre les péchés et que je n'avais pas besoin de me confesser. Peut-être bien qu'il voulait seulement que je ne parle pas de lui, pour ne pas l'impliquer. Bernard est venu me voir plus tard, et il a essayé de me faire peur pour que je ne parle pas. Mais je n'allais pas le dénoncer : parler de Pierre, c'était parler de moi. Enfin, ce que Pierre m'a dit quand il est venu alors que j'étais malade, sur la confession directe à Dieu et sur l'absolution de Dieu, ça m'a beaucoup aidée. Cela m'a apaisée. Et je lui ai demandé : « Pourquoi est-ce que tu aides l'Inquisition » ?

Il m'a répondu : « Je tiens ces paysans de Montailou comme je le veux. Je suis leur curé. Leurs femmes me servent comme je l'entends et maintenant que l'Inquisition est arrivée, je les ai entièrement sous

contrôle. — Pourquoi tu as besoin de faire ça ?, je lui dis. — Ma famille est au centre de ma vie. Si j'ai le pouvoir, ma famille a le pouvoir. Ma famille est riche. Maintenant, je peux l'aider à s'enrichir davantage et à se protéger davantage. Mais il y a encore des gens un peu partout qui ont insulté ma famille. » Moi, je n'ai jamais pu savoir le fond de l'affaire, savoir qui les a insultés et comment. Tu étais bizarre parfois en disant des choses comme ça. Mais cette idée d'utiliser l'Inquisition comme ça, pour des affaires personnelles... c'est risqué.

« Pourquoi est-ce que tu persécutes les cathares, et les bonshommes ? » Que Dieu me pardonne, mais à l'époque j'étais une hérétique. « Tu étais leur ami. — Je n'ai pas changé, il me répond, je suis toujours leur ami, mais aujourd'hui je peux me venger des paysans de Montailou. » Il les traitait de paysans, mais il était paysan comme eux. « Je vais me venger de ces fois où ils ne m'ont pas respecté, de ces fois où ils ont insulté ma famille, de ces fois où ils ont floué mon ostal. » Cela n'avait pas de sens, mais il croyait que c'était la vérité et il ne supportait pas que son prestige ait été bafoué. Et lui qui était si bel homme, il est devenu un bourreau.

Je suppose qu'il a toujours été comme ça. J'ai laissé courir. Je n'ai pas fait attention. Cela m'était bien égal. Est-ce que c'est parce que j'avais l'habitude de la domination des hommes sur les femmes ? Il y avait de ça. Il y avait plus que ça. Je ne voulais pas voir sa brutalité. Je voulais son corps. Je voulais le balancement de nos deux corps enlacés. Je refusais de voir cette autre chose qui se développait chez lui : cette exigence toujours plus grande de pouvoir, de statut social, de prestige, de contrôle. J'aurais peut-être dû le remarquer ; j'aurais peut-être dû lui en parler, essayer d'arrêter cette frénésie de domination. Mais non, je n'ai rien dit. Et quand je suis tombée malade et qu'il est venu me voir, il était gentil pour moi alors qu'il était cruel dans ses propos sur les gens de notre vieux village.

Et il est parti après cette visite, et je ne l'ai plus jamais revu. Plus tard, il m'a envoyé un cadeau d'adieu : c'était un verre gravé et du sucre. Il a dû croiser un marchand sarrasin. Mais je ne l'ai jamais

revu. Mais je sais qu'il a servi l'Inquisition pendant de longues années, et puis, un beau jour, ils ont découvert que c'était, lui aussi, un hérétique. Et ils l'ont arrêté, ils l'ont interrogé, ils l'ont emprisonné dans les ténèbres des geôles de l'Inquisition. Et puis il est mort. C'est eux qui ont découvert que c'était un cathare. Moi, je n'ai jamais voulu le leur dire.

Je n'ai pas joué un grand rôle dans l'affaire. Je leur ai parlé de toi, c'est vrai. Tu avais trahi tant de personnes en préservant ton pouvoir. Et je t'aimais encore et toi tu m'aimais à ta manière. Pourquoi est-ce que je me suis tue si longtemps ? Tu ne méritais pas la protection de mon silence. Cela a été mon cadeau ; c'était un vrai cadeau pour toi. Et pourquoi aurais-je dû te dénoncer aux catholiques qui nous mettaient sur le bûcher, ou à l'Inquisition qui tortureraient mes amis ? Tous mes amis, les cathares comme les catholiques, je les aimais. Et si tu étais un prêtre qui œuvrait pour l'Inquisition... hé ben... allez savoir quelles peurs l'assaillaient ? Et puis, de toute façon, l'Inquisition avec ses pouvoirs secrets et ses dossiers et ses mises à la question, elle aurait anéanti le village. Pierre n'était qu'un rouage. La cause première, c'était l'Église et le roi et leur besoin de nous gouverner tous. Il a tenté de vivre un peu plus longtemps, lui, et d'aider sa famille. Mais il a mal agi.

Mon Barthélémy a mal agi, lui aussi. Barthélémy qui m'a ensorcelée. Barthélémy que j'adorais. Mais il a découvert mon passé d'hérétique. Il a commencé à s'en prendre à moi. Il me traitait de vieille méchante et de sorcière. Et puis il est parti. Il m'avait dit que s'il se retrouvait dans le diocèse de Pamiers, ou dans n'importe quelle paroisse où il y avait un inquisiteur, il me ferait arrêter. Moi, je lui ai souri. Qu'est-ce que je pouvais faire ? Cet homme à qui j'avais tout donné de ce qui me restait. Cet homme qui était le fruit délicieux de mes dernières années d'amoureuse... Je lui ai souri quand il m'a insultée et qu'il m'a dit qu'il me dénoncerait. A qui et pour quoi faire ? Il en savait trop rien : la torture. Forcément, la torture. Et même la mort. Je lui ai dit que les prêtres des bons chrétiens valaient mieux que lui. Je présume que je pensais à Pierre en lui disant cela. Que Dieu me pardonne, mais Pierre ne m'a jamais poussée aussi

loin que la beauté et la jeunesse de Barthélémy. Mais je crois que malgré tout il restait un ami.

Ils m'ont arrêtée. Ils m'ont emmenée à Pamiers et c'est l'évêque en personne qui a mené l'interrogatoire. J'ai essayé de résister, tout d'abord. J'ai même essayé de fuir la première fois qu'ils sont venus m'arrêter. Ils n'ont pas été tendres avec moi, ceux de l'Inquisition. Ils ont été durs. Ils ne m'ont pas mise à la torture. Ils ne m'ont pas menacée de me mettre au bûcher. J'ai été mise dans une cellule, toute seule. Nourrie une fois par jour. Avec un seul seau pour mes besoins naturels, qu'ils vidaient tous les deux jours, quand ils y pensaient. Sans air pur. Sans vue sur l'extérieur. Sans la hauteur de mes montagnes. Loin de mes enfants et de mes petits-enfants. Sans personne pour parler. Le silence.

Et quand on m'a fait sortir, je n'avais plus que quelques années à vivre. Mes amants avaient disparu. Il me restait mes filles, mon seul vrai amour ; et aussi ma foi troublée tout au fond de moi. Quand on m'a fait sortir de la sombre cellule, face à l'éclat du soleil, quand on m'a placée devant la routine calme et sûre de l'interrogation, je ne pouvais plus me cacher. J'étais brisée. Les uns résistent. Les autres se protègent. Mais moi, j'avais pu vivre jusqu'à ce jour, et je voulais encore vivre quelques années au milieu de mes filles qui m'aimaient. Je ne voulais pas brûler sur le bûcher. Je ne voulais pas souffrir la douleur de la torture.

Le choc de la lumière quand on m'a traînée devant mon juge de la plaine. La douleur dans mes yeux. Et j'ai tout raconté. J'ai parlé de Pierre. Pas de rancœur. Pas de haine. J'avais peur, oui, mais j'étais calme. Je confessais ma vie. Je libérais mon âme. Je leur disais mes croyances. Je leur parlais de ma vie de montagnarde, de mes filles, de mon père, de mes petits-enfants, de mes charmes, de ma vie sexuelle, de mes maris, de Barthélémy, de Pierre. Et Pierre n'est jamais revenu de la prison où ils l'ont jeté. Il n'en est jamais ressorti. Ils l'ont brûlé.

Barthélémy en est ressorti, lui. C'est vrai. On l'a relâché et l'évêque n'a pas exigé qu'il porte la double croix des hérétiques. Vous voyez, ce n'était pas un hérétique, pas un cathare. C'était moi, son

problème. C'était moi, son immoralité. C'était bien moi, pas l'hérésie, son péché. Donc, on l'a relâché. Et comme vous voyez, moi aussi, je suis ressortie de prison. Mais je dois porter les croix de l'hérétique, et je dois me montrer dans la rue quand je sors. C'est un poids dans ma tête.

Les hommes, dans le dogme, dans l'autorité, dans le contrôle, ils cherchent l'ordre. Dans ma vie, je sais que ça fait désordre d'être battue par son mari ou de voir sa fille chérie battue par son mari. Ça fait désordre que de chercher à donner une bonne vie à ses enfants. Ça fait désordre d'aimer. Ils ont inscrit mes paroles sur des fiches bien propres. Et ils ont rangé Pierre dans une cellule pour qu'il y attende la mort. Mais la mort c'est le désordre. Et la vie c'est le désordre. Je n'ai jamais pu trouver une raison dans mes contradictions. Et je ne crois pas que le bon sens existe. J'ai essayé de trouver de l'ordre, de trouver une trame de vie dans ma confession : mais ce n'est pas ma trame, ce n'est pas mon ordre. Chaque fois qu'un ordre se met en place, il engendre la souffrance et il laisse apparaître un autre désordre. Il me faut porter ces croix de ma confusion. Ils m'ont laissée sortir de leur prison, mais en me disant qu'il se peut que je ne puisse pas vivre ici, dans ma propre maison, si vous voulez me chasser. Cela vous ferait moins désordre. Mais est-ce que cela serait la justice ? Est-ce que cela vous donnerait la paix ? J'ai fait ce que j'ai fait, j'ai vécu ce que j'ai vécu : et je prie que vous ne me chassiez pas. Et si vous deviez me laisser rester, qu'est-ce que je veux ? Qu'est-ce que je vois pour mes vieux jours ?

Bientôt je m'en retournerai à Dieu. La sainte Vierge saura comment me recevoir. J'ai besoin de m'asseoir ici dans mon ostal, le temps qu'il me reste. Et de savoir que mes filles m'aiment et qu'elles ont plaidé ardemment ma cause devant l'évêque; et qu'elles viendront encore me voir avec mes petits-enfants. Mes filles chéries à moi, le sang de mon cœur, le cœur de ma maison. Et je me rappellerai ma vie. Et je veux lui trouver un sens, même si je sais que je ne le peux pas. Le péché n'est pas ce que je croyais qu'il était. Pierre n'est pas ce que je croyais qu'il était. Je suis une autre, et pourtant je suis moi.

Là ! si je vois bien, c'est mon pouce, c'est mon écrase-poux. Et tuer les poux et les puces de mes amies, de mes filles, de mes amants, et faire couler le mélange de notre sang, c'est un acte de désordre, un acte d'affection, un acte de salubrité. Et de quelque façon que l'Inquisition des catholiques voie ce geste, et de quelque façon que les cathares avec leur vision du monde livré au diable l'interprètent — c'est un geste de femme, c'est un acte d'amour.